

Port-Navalo, le 8 [juin] 1955

Mon cher Marcel,

J'ai visité Vannes hier après-midi, prenant le car à 1h. pour l'aller et revenant à 7h30. Ça nous a donné une bonne partie de la journée pour visiter la cathédrale, le pâté de vieilles rues, et le port. Il y a d'assez jolis coins qui rappellent le Vieux Nantes ou même Quimper. Je t'envoie une carte de la cathédrale aujourd'hui par courrier ordinaire; elle figurera bien dans ta collection. La journée fut assez belle hier, avec quelques averses seulement. Mais ce matin, la pluie tombe constante et froide. Ça commence à être tout de même décourageant. Dommage, parce que ce pays au soleil est si beau! De tous les coins de la côte que nous avons vus en passant, celui-ci est le mieux favorisé car il donne, d'un côté, sur le Golfe du Morbihan, de l'autre, sur la pleine mer. À la nuit, on peut relever le scintillement d'une douzaine de phares peut-être... clignotant à tour de rôle. Pourtant, il se fait peu [de] pêche à présent dans ces eaux. C'est tout comme en Gaspésie; la jeunesse quitte la campagne et les petits villages rustiques pour aller travailler dans les usines. Il n'y a plus guère [que] des vieux qui font encore un peu de pêche aux crabes. À l'hôtel, on sert énormément de fruits de mer; tu te régaleras. Est-ce le même mauvais temps à Québec? En tout cas, n'oublie pas, chéri, de garder les draperies du salon fermées, l'après-midi du moins, car le soleil fanerait la couleur de mon petit fauteuil vert.

J'ai dormi hier soir comme une bûche après cette longue promenade dans Vannes, puis le voyage dans un de ces cars si poussifs qu'on les croirait à la veille de s'écraser en un tas de ferraille sur le bord de la route. Malgré craquements, geignements et plaintes de toute leur carrosserie, ils foncent à train d'enfer. Mais il est intéressant de voyager dans ces cars «d'intérêt local», comme on les appelle. On y est coude à coude avec les habitants, les femmes à coiffe, les vieux pêcheurs, les enfants revenant de l'école, et on y entend raconter tous les menus faits de la vie d'ici. Bien souvent, je regrette notre auto, nos beaux voyages sans grande fatigue; cependant, il y a du bon à être forcé de prendre les moyens de locomotion les plus ordinaires, à partager la vie des gens du pays. Une petite religieuse de Saint-Louis-de-la-Charité vient me donner mes piqûres. Elle vient d'Arzon, à 1 kilomètre, dans des sabots, sur son Vélosolex, les ailes de sa coiffe au vent et pétaradant à toute allure. Elle est très gentille et m'exploite peu: 100 francs pour la piqûre.

Tu me manques beaucoup, chéri. Il me semble qu'il y a bien plus qu'un mois que je suis partie. Madame Jarry m'a prêté quelques livres, dont un très beau que je viens de terminer: La Transhumance. Aussi, le dernier livre de Paul Guth: Le Naïf aux quarante enfants. C'est amusant, mais un peu forcé par endroits. T'ai-je dit qu'à Paris, j'ai déjeuné un jour avec Mlle Audemar, qui m'a priée de t'exprimer son bon souvenir. C'est elle, de tout le personnel de chez Flammarion, que j'ai eu le plus de plaisir à revoir. Avant mon départ — la veille — j'ai vu Anne Hébert, qui arrivait de Florence où elle avait passé quelques semaines avec Jeanne Rhéaume. J'ai cru comprendre que celle-ci avait eu une

exposition à Rome et passablement de succès. On dit qu'elle fait de très belles choses. Madeleine Lemieux me dit que les aquarelles de J. Rhéaume sont tout à fait bien. Tu tiens au René Prin que j'ai retenu; je trouverai bien le moyen de l'emporter avec moi — et je serai heureuse de le faire. L'embêtant, c'est de le prendre avec moi en Angleterre. Mais aujourd'hui, j'écris à René Garneau pour lui demander comment procéder [*Ajouté en marge*: au cas où j'achèterais cette toile. Je t'embrasse bien tendrement.

Gabrielle]

*Ajouté en marge au début de la lettre*: S'il vient un mandat postal de la part de mon frère Germain, garde-le pour moi.